

## **L'ÉNS de Fontenay-aux-Roses pendant la guerre : les années 1941-1943**

Propos de Simone Gradelet (1941 S F)  
et de Madeleine Rebillard (1941 L F)  
recueillis par Danielle Alloin (1965 S F)

*Deux de nos camarades, anciennes élèves de l'ÉNS de Fontenay-aux-Roses, vivent à Valence : Simone GRADELET de la promotion Sciences 1941, et Madeleine REBILLARD de la promotion Lettres 1941. Par un jeudi venté de février 2011, je suis partie à leur rencontre. Simone m'a gentiment invitée à passer la journée avec elles, afin que nous puissions longuement évoquer tous leurs souvenirs. Nos deux camarades, nonagénaires alertes et délicieuses, se sont préparées et ont depuis plusieurs jours réveillé cette partie de leur mémoire, cette tranche de vie si lointaine.*

Simone est originaire du Gapençais : fille unique d'une famille paysanne, elle adore sa maîtresse d'école dans le petit village de Saint Mens, et absorbe tout ce qu'on lui inculque, à l'école primaire, au collège, puis au lycée. Grâce à des bourses, dont celle de quatrième année d'École Normale, elle peut suivre la préparation à Fontenay, au collège Chaptal à Paris. Elle est admise en septembre 1941. Madeleine, elle, est passée par le canal de l'École Normale de Nantes, dont elle se remémore la sévérité et le port obligatoire de l'uniforme ! Sa préparation pour l'entrée à Fontenay s'effectue à Poitiers, dans une classe mixte de préparation à Fontenay/Saint-Cloud. Elle est admise à Fontenay, en Lettres, cette même année 1941.

Et les voici qui rejoignent toutes deux l'ÉNS de Fontenay pour un cycle de deux années : à cette époque, les Fontenaysiennes ne sont pas autorisées à passer la licence, ni à se présenter au concours de l'agrégation. Elles sont formées pour devenir professeures des Écoles Normales (d'institutrices) : leur sortie de Fontenay est ponctuée par un concours, seconde partie du professorat, la première partie étant l'entrée à Fontenay.

Tous les cours sont donnés *intra-muros* à Fontenay. En Sciences, la promotion comporte quinze élèves (neuf en mathématiques, six en physique-chimie et sciences naturelles). Quelques noms de professeurs

leur reviennent en mémoire : Mademoiselle Aliment, Mademoiselle Biard, Monsieur Fleury, Monsieur Villatte dont elles soulignent l'élégance intellectuelle admirable, Monsieur Perrichet. Cependant, certains travaux pratiques de physique sont effectués aux Arts et Métiers à Paris (probablement par manque de moyens expérimentaux à Fontenay même, où les laboratoires sont alors peu développés et mal dotés). En Lettres, la promotion est de dix-huit élèves réparties entre lettres-philosophie et histoire-géographie. Un enseignement de tout premier ordre leur est délivré et les noms de quelques professeurs marquants surgissent : Charles Bruneau, Jean Hyppolite, Jean Grenier<sup>1</sup> (qui fut le professeur de philosophie d'Albert Camus à Oran). Mais que ce soit en sciences ou en lettres, aucun enseignement de la pédagogie !

Simone et Madeleine évoquent la directrice de Fontenay, distante et un tantinet rigide ! Petite, tout de noir vêtue, le visage couperosé, elle est surnommée « la femme ». Peu visible, excepté dans les affaires de contrôle et de surveillance, elle n'est en aucun cas un modèle intellectuel pour les jeunes Fontenaysiennes : elle joue un rôle de surveillante générale détestée plutôt que respectée. Quant à l'intendante, froide elle aussi, elle ne semble pas tellement se démenier pour assurer le ravitaillement des élèves pendant ces difficiles années de guerre. Le matin, chaque élève reçoit sa ration de pain pour la journée. La nourriture est triste. Cependant, une proportion importante des Fontenaysiennes étant d'origine provinciale, quelques petits colis permettent d'étaler parfois un peu de beurre sur les tartines de pain.

La vie matérielle à Fontenay est rude : insuffisance du chauffage l'hiver, pas de douches, un broc d'eau chaude par semaine pour la toilette, visites au parloir, courrier ouvert et contrôlé, très peu d'argent de poche, juste de quoi payer le train pour aller suivre les travaux pratiques aux Arts et Métiers à Paris...

Les sorties sont autorisées avec parcimonie : une heure chaque jour après le déjeuner dans le village de Fontenay-aux-Roses, l'après-midi du jeudi, ainsi que le samedi après-midi et le dimanche si l'on a déposé au préalable le nom d'une famille « correspondante » qui accueillera l'élève pour une nuit hors de l'École. Les retours sont contrôlés avec rigueur.

---

<sup>1</sup> La correspondance publiée de Jean Grenier (1898-1971) contient des lettres écrites du 17 rue Rémy Laurent à Fontenay en 1943. Sur la période de la guerre, voir Jean Grenier, *Sous l'occupation*, éd. par Claire Paulhan et Gisèle Sapiro, Paris : Éditions Claire Paulhan, 1997. (Note des éditrices)

Pourtant, nos deux camarades témoignent que ces deux années furent vécues comme des années heureuses : des amitiés de toute une vie qui se nouent, la découverte de la capitale, de la culture et des belles choses, de l'architecture, de la musique, du théâtre. Pour ces jeunes femmes, dont la majorité viennent des Écoles Normales et donc de milieux modestes, c'est une fantastique ouverture sur le monde.

Les activités communes aux deux groupes, scientifique et littéraire, restent limitées : une sortie collective annuelle (concert salle Gaveau), un peu de dessin (croquis d'arbres ou d'objets), quelques cours de philosophie, du chant, de la couture et une timide pratique de gymnastique dehors dans le parc et vite abandonnée !

Il n'y a ni journaux, ni téléphone, ni radio, et peu de nouvelles hormis celles apportées par le courrier postal : c'est une vie à l'écart des terribles événements qui déchirent l'Europe. Le village de Fontenay-aux-Roses ne constituant pas une cible stratégique n'est pas soumis à de trop nombreuses alertes. Comme le dit Madeleine: « Nous venions de la France entière, nous vivions comme dans une *bulle*, ayant le gîte et le couvert assurés, et recevant beaucoup sur le plan intellectuel ».

Elles se souviennent pourtant qu'il y avait un groupe de sympathisantes communistes, groupe discret mais actif (au courant des rafles, distribuant du ravitaillement) et un groupe *tala*<sup>2</sup> autour d'un professeur du Lycée Louis-Le-Grand qui habitait Fontenay-aux-Roses (réunions et lectures de la Bible). Leur professeur Charles Bruneau ayant été arrêté, les Fontenaysiennes tirent un tract et vont le distribuer aux abords de la Sorbonne. Madeleine et Simone évoquent également cette Fontenaysienne qui, partie rejoindre son fiancé Cloutier un dimanche, a trouvé la mort avec lui lors du bombardement des usines Renault de Boulogne-Billancourt.

Au total, Madeleine parle d'une période heureuse, d'ouverture, d'amitiés, de découvertes. Simone, qui avait déjà rencontré son futur mari, conserve le souvenir d'une ambiance un peu sévère, mais aussi d'un réel émerveillement à découvrir Paris et le monde de la culture. Toutes deux ont fait avec bonheur toute leur carrière d'enseignantes en École Normale d'institutrices.

---

<sup>2</sup> Dans l'argot de l'ÉNS de la rue d'Ulm, un(e) *tala* est un(e) élève catholique : est *tala* celui ou celle qui *va-t-à la messe*. Un(e) élève protestant(e) est un(e) *talo* : il ou elle *va-t-à l'office*. (Notes des éditrices)